

L'éducation des publics: la critique culturelle journalistique de Victor Barbeau

Michèle Martin

De tout temps, les journaux dits "sérieux" ont prétendu qu'un de leur objectifs était d'éclairer, d'éduquer leurs publics afin que ceux-ci soient en meilleure position pour prendre des décisions dans les domaines culturel, politique, social ou autres. Vu sous cet angle, la notion d'éducation inclut non seulement les institutions d'enseignement formel, mais comprend d'autres moyens utilisés historiquement pour diffuser le "savoir" parmi tous les groupes sociaux. L'un de ces moyens, dans le domaine culturel tout au moins, est la critique d'événements artistiques dans la presse quotidienne à grande diffusion. Cet article examine comment un critique culturel comme Victor Barbeau a utilisé la presse écrite pour "éduquer" les publics, particulièrement ceux provenant des classes populaires, en leur communiquant son amour pour la culture d'élite, la culture dominante.

Pour Antonio Gramsci (1977), lui-même journaliste dans les années 1910 en Italie, la culture dominante d'une société est une culture hégémonique qui résulte d'une dynamique entre culture d'élite et culture populaire: la première emprunte certains éléments à la seconde quand cela semble nécessaire pour la bonne marche de la société, ou que cela s'avère profitable politiquement ou économiquement. Cette dynamique est soutenue, en partie tout au moins, par des groupes d'intellectuels dont certains émergent des classes populaires. Parmi ces intellectuels se trouvent, du moins le croient-ils affirme Gramsci, les journalistes couvrant les événements culturels. La critique culturelle¹ telle que pratiquée par ces journalistes est liée à une certaine forme d'éducation de masse.

Gramsci croit que l'éducation culturelle populaire est essentielle, car elle permet aux masses d'acquérir un sens critique qui pourrait les amener à s'émanciper de l'élite de la communauté. La subordination à l'hégémonie culturelle "limite la pensée originale des masses populaires négativement, sans influencer sur elle positivement, comme ferment vital de transformation profonde de ce que les masses pensent d'une manière embryonnaire et chaotique sur le monde et la vie," maintient le journaliste italien (1977, p. 304).

L'éducation à la culture prend d'autant plus d'importance auprès des masses qu'elle représente une forme de civilisation populaire, soutient Louis Chevalier (1984, p. 658). Alors qu'elle n'est qu'objet de culture proprement dite pour les élites, elle deviendrait un élément essentiel d'expression pour les classes populaires, leur procurant des idées, des sentiments, des attitudes

même, mais surtout un langage, du vocabulaire, des phrases. Elle constituerait ainsi une forme d'éducation leur permettant d'exprimer leurs pensées d'une façon critique.

Ainsi, la critique culturelle, en tant que moyen d'éducation populaire, permettrait de communiquer avec les masses par voie de chroniques ou d'articles dans les quotidiens à grande diffusion. Mais quel type de culture ce genre journalistique encourage-t-il? Est-ce une culture familière aux classes populaires? Ou la critique culturelle ne sert-elle qu'à gagner ces classes à la cause de la culture d'élite?

Pour explorer ces questions, cet article analyse les chroniques quotidiennes de Victor Barbeau publiées dans le journal *La Presse* pendant les années 1918 à 1921 et 1931 à 1933, avec quelques références, quand cela s'avèrera nécessaire à la compréhension de sa pensée, à certains de ses écrits parus dans les *Cahiers de Turc*,² pamphlets qu'il a publiés pendant les années 1920-1923 et 1926-1927. L'analyse couvre plus particulièrement les idées du chroniqueur sur la culture "d'élite" et la culture "populaire," ses critiques concernant les publics et les moyens qu'il privilégie pour les éduquer.

Victor Barbeau fut l'un des plus prolifiques critiques culturels au Québec. Ses chroniques quotidiennes publiées dans le quotidien *La Presse* couvrent une période d'environ six ans. Ses interventions ont sans nul doute marqué la vie culturelle des Canadiens français³ de cette époque. Nous croyons donc qu'une étude historique du rôle de la critique culturelle journalistique dans l'éducation des publics ne peut ignorer sa contribution.

Victor Barbeau se distingue d'abord comme journaliste, une carrière qu'il débute en 1914 en publiant des critiques dramatiques quotidiennes dans *Le Nationaliste*, un journal conservateur. Suivra sa collaboration avec *La Presse*, après la guerre et pendant la crise. Dans l'intervalle, il publiera ses pamphlets. Cependant, sa principale occupation est l'enseignement de la langue française aux Hautes Etudes Commerciales (HEC), une carrière qui durera plus de 30 ans.⁴

Ce n'est pas un hasard, nous semble-t-il, que Barbeau ait choisi *La Presse* pour publier ses critiques, car l'idée avouée de ses interventions était d'éduquer le peuple canadien-français dans le but d'améliorer sa culture et ses connaissances. *La Presse* était le journal francophone le plus lu au Québec, à Montréal et dans les régions. Au début de la crise de 1929, ce quotidien distribuait environ 160 000 exemplaires quotidiennement sur semaine, et près de 200 000 le samedi. Barbeau, ennemi de la culture populaire, n'avait qu'un but, faire aimer la culture d'élite aux divers publics canadiens-français puisque, pour lui, seule cette culture avait le pouvoir d'élever le niveau intellectuel des masses. *La Presse* fournissait un public idéal car, jusqu'au milieu des années 1930, elle était considérée comme l'organe journalistique de la classe ouvrière,

permettant à ses représentants (chefs syndicaux, présidents d'associations, etc.) d'intervenir dans ses pages (De Bonville, 1975). On peut donc croire qu'à cette époque, une bonne partie de ses lecteurs et lectrices appartenait à cette classe.

L'idéologie de Victor Barbeau se manifeste de façon assez confuse au cours de ses chroniques. Il se qualifie de libéral catholique, ce qui en soi est une contradiction qui ne semble cependant pas empêcher un certain nombre d'intellectuels canadiens-français d'afficher la même appartenance idéologique. En tant que libéraux, ces gens endossent le concept d'éducation des masses par la libre diffusion de l'information et des idées menant au développement d'un esprit critique. Comme catholiques, ils se voient forcés d'asservir leurs principes libéraux aux enseignements rigoureux de l'Église, ce qui limite considérablement la portée de leurs interventions. Par exemple, Barbeau désapprouvait toute manifestation culturelle pouvant sembler contredire ses principes religieux.⁵ Nous verrons plus loin que cette idéologie le plaçait quelquefois dans des situations pour le moins paradoxales face à ses convictions libérales.

Victor Barbeau doit donc constamment naviguer entre les courants libéraux et les courants à caractère ultramontain⁶: il essaie d'adopter les idées des premiers en adaptant les principes des seconds. On ne peut donc s'étonner, en lisant ses écrits, d'y déceler des opinions parfois empreintes de contradictions. De plus, les éléments contradictoires de sa pensée sont inévitablement accentués par le style pamphlétaire qu'il adopte pour provoquer la discussion. Pour lui, en effet, la discussion fait partie de l'éducation. Pour mieux comprendre la pensée de Barbeau sur l'éducation des masses, il faut d'abord établir une distinction, sa distinction, entre culture d'élite et culture populaire.

CULTURE D'ÉLITE ET CULTURE POPULAIRE

Victor Barbeau a une notion précise de la culture d'élite, qu'il appelle également la "culture intellectuelle," la "bonne culture," la "culture de goût," la "Culture." Cela ne l'empêche pourtant pas d'affirmer qu'il est impossible de "fixer son essence dans l'exactitude concise d'une définition." Cependant, dans une chronique intitulée "La culture intellectuelle" (*La Presse*, 18 août 1919), il donne substance à cette notion et la définit comme une culture constituée de deux formes spécifiques: la culture d'intelligence et la culture de sensibilité. La culture d'intelligence se distingue par l'assimilation d'idées provenant de la lecture d'œuvres classiques ou du "commerce des hommes."⁷ Elle mène à une vision éclairée de la société, à une compréhension "au dessus du tâtonnement." La culture de sensibilité, par contre, s'acquiert par la répression des sens, le but étant d'obtenir un juste milieu entre "la morsure de

[ses] émotions” et les valeurs morales. L’acquisition d’un savoir intellectuel et la domination de la “raison sur le coeur” mènent à un esprit d’analyse, caractéristique ultime de la Culture, permettant d’obtenir l’équilibre entre ces deux formes culturelles. On a alors “le commandement de la vie” (*La Presse*, 5 novembre 1931).

On aura compris que ces éléments de la Culture n’appartiennent en rien à la culture populaire, issue d’émotions parfois incontrôlées et exploitée par le capital. Barbeau soutient que la Culture d’une “race” l’inscrit dans la “civilisation.” “Selon que la culture de masse a été orientée vers le bien ou le mal, l’âme nationale s’élève vers la beauté où sombre dans les erreurs de la décadence” (*La Presse*, 18 août 1919). Ainsi, pour élever le niveau de civilisation du peuple canadien-français, les masses se doivent-elles d’assimiler la Culture, et de renier toute forme de culture populaire?⁸

En revanche, le chroniqueur qualifie la culture populaire de “forme polissonne” de la culture, une espèce “dégradée” fondée sur le “matérialisme.” Elle serait produite par des gens qui ne pensent qu’aux choses matérielles et aux profits qu’elles peuvent rapporter. Victor Barbeau reconnaît que, pour survivre, certains producteurs, éditeurs et artistes vont dans la facilité et offrent des produits versant dans le populaire, plus facile à produire à meilleur marché et à vendre. Il en résulte une culture qui pêche par “excès de gros bons sens,” ce qu’il considère comme “un crime contre l’esprit” (*La Presse*, 5 novembre 1931). D’une “rugosité primitive,” cette culture véhicule une vision “non-éclairée,” une trop grande vivacité d’émotions et de sensibilité et un manque flagrant d’équilibre moral. C’est une culture extrême dans toutes ses manifestations, ce qui la rend “vulgaire,” “criarde,” “inélégante.” Elle ne connaît ni nuance, ni subtilité d’émotion, étant de ce fait une culture “dangereuse,” car elle peut provoquer le désordre, tant sur le plan culturel que politique ou économique. Ainsi qualifiée, la culture populaire ne peut que provoquer la désapprobation du chroniqueur.

Cette culture populaire est très répandue au Québec. Le manque de développement d’une culture d’élite canadienne-française et l’expansion dramatique et inquiétante de la culture populaire découlent, selon le journaliste, du peu de volonté politique à encourager l’une et à restreindre l’autre (*La Presse*, 3 juin 1920). Il faut aux classes populaires des conditions sociales favorables à l’épanouissement culturel et des moyens d’améliorer leurs connaissances dans ce domaine, maintient-il. “Notre peuple, gangrené par l’égoïste mercantilisme anglais, et dont toutes les forces morales concourent à l’âpre soif du gain, oublie par trop facilement que l’art comme l’industrie a besoin d’être mis en oeuvre” (*La Presse*, 23 mai 1915). Cette gangrène affecte toutes les formes de culture d’élite, mais la plus affectée est l’art dramatique.

Quelle éducation les critiques culturels peuvent-ils offrir aux publics pour les guider vers l'amour de la Culture?

L'ÉDUCATION POPULAIRE DES PUBLICS

Comme nous l'avons souligné précédemment, Gramsci (1977) et Chevalier (1984) croient que la culture doit être conçue comme un moyen d'ouvrir la porte à la connaissance critique, non seulement parce qu'elle suggère aux classes populaires des idées et des sentiments mais aussi parce qu'elle leur apprend un langage pour les exprimer. Barbeau rejoint l'esprit de cette affirmation lorsqu'il souligne que le peuple canadien-français ne peut réussir à s'émanciper des anglophones sans d'abord relever son niveau intellectuel par l'acquisition de connaissances permettant de poser un regard critique sur la société. Toutefois, contrairement à Chevalier et à Gramsci, il insiste sur le fait que seules les activités culturelles d'élite fournissent aux classes populaires des moyens intellectuels indispensables à l'amélioration de leur niveau de vie, sinon économique, tout au moins moral et social. Écoutons le:

Un peuple de commerçants disparaît dans l'oubli des siècles sans laisser de traces tandis qu'une nation d'intellectuels élève derrière elle un phare qui éclaire la postérité. . . . La masse de la population, qui travaille aux besognes serviles, reconnaît cette nécessité d'une activité intellectuelle quand elle donne son admiration irraisonnée aux travailleurs de l'esprit. La bourgeoisie et l'État, d'autre part, ont le devoir d'encourager et de faire vivre ceux qui sont la moelle de la nation. . . . On se désintéresse des manifestations artistiques et on bouscule les idées pour atteindre plus rapidement aux faits. La mentalité canadienne se délatinise, dans un souci trop impérieux d'entasser la richesse. (*La Presse*, 5 août 1919)

Si ces idées d'accessibilité populaire à la culture semblent de prime abord progressistes, elles dissimulent néanmoins une certaine discrimination envers des types de publics essentiellement divergents sur le plan des connaissances intellectuelles.

Types de publics

Barbeau identifie plusieurs types de publics qu'il classe selon leur sexe et leurs goûts artistiques. Par exemple, parmi les groupes de lecteurs, on discerne les femmes qui, règle générale selon le chroniqueur, aiment les romans. Ici, le journaliste fait une distinction de classe, associant les ouvrières à la lecture de romans à l'eau de rose bon marché, et les bourgeoises à celle d'ouvrages un peu plus littéraires comme les œuvres de Bourget ou d'Ohnet, ou encore de revues de mode ou de cinéma. D'autres lecteurs, dont le sexe n'est pas précisé

mais qu'on devine être des hommes,⁹ préféreraient les romans policiers ou d'aventure pour l'histoire ou l'intrigue, jamais pour comprendre l'auteur (*La Presse*, 10 avril 1919). Finalement, Barbeau identifie un groupe de non-lecteurs, ceux qui, comme les étudiants d'université, devraient s'intéresser aux arts et aux lettres, mais préfèrent le cinéma et les "pools" (*La Presse*, 17 juin 1919).

Ces catégories de publics ne sont cependant pas exhaustives. En fait, la classification de Victor Barbeau est fondée sur des éléments plus complexes.¹⁰ Comme la culture d'élite résulte d'un équilibre entre la culture de l'intelligence et la culture des sentiments, au savoir intellectuel (ou culturel) d'un public s'ajoute la noblesse de sentiments. On ne peut comprendre la façon dont Barbeau perçoit les publics de l'époque, et pourquoi il insiste tant sur la nécessité de les éduquer, sans considérer ces deux aspects de la culture d'élite.

Les éduqués

Les publics "éduqués et sains" sont les plus près du but ultime, la Culture, mais ne sont pas sans défaut. Le journaliste les décrit comme suit: "intelligents," ayant un "bon jugement" et de "la profondeur dans la pensée," et ils "savent à quoi s'en tenir sur l'art [et] l'écriture" (*Cahiers de Turc* 1921 1[1]: 16). Bref, ils sont les amis des arts et des lettres.

Parmi ces gens, cependant, on retrouve les "faux amis" des arts, surtout des lettrés, qui au lieu d'essayer de comprendre les idées exprimées dans les livres, ne lisent que les mots et les phrases. "Ces gens . . . chérissent d'une même inconscience toutes les pages imprimées. Ils vivent de bouquins croyant vivre de pensées, comme d'autres vivent de bruit [il fait ici référence au Jazz] qui croient vivre de musique" (*La Presse*, 14 août 1919). La quantité de livres achetés et lus ne suffit donc pas à faire accéder une personne à l'élite culturelle; la qualité de sa lecture doit aussi être prise en compte.

Les parvenus

Barbeau, tolérant pour les fautes des publics éduqués, devient plutôt imagé lorsqu'il décrit les autres publics dont il fustige la "rusticité, [l]'incompréhension, [l]e manque de goût et [l]'inculture" (*Cahiers de Turc* 1921 2[4]: 13). Il ne faut pas croire pourtant qu'il ne s'attaque qu'aux classes populaires. Les "bourgeois parvenus" sont en fait ses têtes de turc préférées. Le journaliste trouve impardonnable leur "inculture," du fait qu'ils auraient l'argent pour encourager la Culture mais manquent de goût pour le faire. Il identifie, parmi ces groupes, quatre types de "mauvais" publics spécifiques à cette classe:

(1) les snobs, (2) les matérialistes, (3) les rapaces et (4) les incultivés.

Les snobs. Les publics "snobs" préférèrent fréquenter les théâtres anglophones de l'ouest plutôt que d'encourager les entreprises francophones, dont le National,¹¹ où, selon Barbeau, les représentations des troupes en demeure valent bien celles présentées par les troupes de passage au Princess.¹² Ces publics refusent également d'acheter les livres canadiens-français sous prétexte qu'ils se vendent plus cher que les livres étrangers et sont de moins bonne qualité. Mais, dit le chroniqueur, ce ne sont que prétextes, car les snobs ne connaissent pas mieux les écrivains étrangers que les écrivains "autochtones." "C'est à cette suffisante béatitude, à cette imperméabilité des cerveaux que se rattache précisément la grande misère de notre littérature" (*La Presse*, 17 novembre 1931).

Les matérialistes. Les publics "matérialistes" ne sont préoccupés que par leurs succès financiers, "oubli[ant] les besoins de [leur] intelligence et ignor[ant] les travaux des intellectuels." "En vertu d'une tradition nettement autochtone, le bon élève, le savant médecin, l'illustre avocat, le parfait notaire, le riche industriel, l'habile commerçant, le paisible rentier jugent des belles-lettres comme d'un amusement vain, d'un joujou indigne de leurs préoccupations. On a la mémoire farcie de chiffres, de formules, de combinaisons, de lois et il ne reste plus une case où loger, blottir la moindre curiosité nouvelle" (*La Presse*, 17 novembre 1931).

Ces publics, bourrés d'argent, pourraient aider l'économie liée à la culture de la communauté en dépensant une partie de leur fortune soit à l'achat d'ouvrages artistiques, soit à la pratique d'activités culturelles d'élite. Ils aideraient ainsi les artistes à vivre de leur art, et encourageraient le développement de la culture canadienne-française d'élite. En lieu de quoi leur "inculture" les amène à se procurer des objets voyants et criards, à aller au vaudeville ou au cinéma, ou à écouter du jazz que Barbeau a en horreur.

Les rapaces. C'est cependant aux publics "rapaces" que le chroniqueur réserve ses critiques les plus cinglantes. Ces "rois de l'inculture . . . foncent sur les affaires intimes et personnelles d'un maître," mis à l'enchère à son décès, pour faire une bonne affaire (*La Presse*, 15 avril 1919). Cet acte d'appropriation purement matérialiste enrage Barbeau qui montre toutefois plus d'indulgence envers d'autres types de mauvais publics comme ceux qu'il nomme les incultivés, par exemple, dont le mauvais goût est le résultat de leur ignorance plutôt que de leur cupidité.

Les incultivés. Ces publics "incultivés," émergeant aussi bien des classes bourgeoises qu'ouvrières, Victor Barbeau les classifie en deux groupes différents: les "illettrés" et les "vulgaires." Les illettrés, d'une part, sont "incapable[s] de distinguer entre le vrai et le faux, l'oeuvre d'art et la bibeloterie, ce

dont il[s] se repa[issent] hebdomadairement le prouve” (*Cahiers de Turc* 1921 2[4]: 14). D’autre part, les vulgaires se montrent “anti-artistiques” et “médiocres,” ne venant au théâtre que pour manger. Ces deux types de public sont l’apanage de la société moderne qui encourage “le relâchement des idées, du goût, de la pensée qui fait qu’on ne trouve de plaisir, d’intérêt que dans les lectures, les conversations niaises, malpropres que dans les spectacles triviaux” (*La Presse*, 29 décembre 1931). Il semble donc y avoir place pour une certaine éducation des publics.

Comment éduquer les publics

Un choix judicieux des moyens d’éduquer les publics n’est possible que si l’on a d’abord compris le pourquoi de la grande popularité des oeuvres de mauvaise qualité auprès des publics “incultivés.” Pourquoi le roman non artistique est-il si populaire? Barbeau prétend que ce type de “roman puise sa popularité dans sa digestibilité.” L’écriture et les contenus y sont à la portée de tous. Comme la plupart des gens ne lisent les ouvrages que pour l’histoire, ils n’ont que faire de leur qualité (*La Presse*, 10 avril 1919). Il semble pourtant y avoir d’autres explications. Entre autres, Gramsci suggère que si on leur en donnait le choix, les classes populaires achèteraient des oeuvres esthétiques. Le fait est que la plupart des livres financièrement abordables pour les masses sont de mauvaise qualité (1977, p. 663). Pourtant, ces produits sont populaires, autant chez les publics à revenus modestes que chez ceux qui pourraient se permettre d’acheter des oeuvres de meilleure qualité. Dans ce contexte, on peut penser qu’il y a plus que le mauvais goût ou un budget limité pour expliquer cette popularité. En restreignant son analyse à une question de goût, de *son* goût, Victor Barbeau ouvre la porte à un modèle d’éducation discriminatoire dans lequel les élites jouent le beau rôle.

La famille constituerait le lieu privilégié pour commencer cette éducation et pour enseigner les savoir-vivre aux enfants, la base essentielle de toute esthétique. C’est aussi de la famille qu’émergerait une différenciation esthétique, selon le journaliste. Celui-ci se désole, en effet, de voir l’enfant issu de famille modeste se développer sans surveillance, livré à lui-même sur les trottoirs où se pratiquent des jeux “[d]’une telle vulgarité, [d]’une telle canaillerie de gestes et de langage, qu’en être témoin nous cause un véritable malaise physique” (*La Presse*, 14 janvier 1932). Ils ont besoin d’être “civilisés,” mais la méthode forte est à éviter: “où a-t-on lu qu’on y soit parvenu à l’aide de moyens violents, de la répression?”

Barbeau s’interroge sur l’utilisation, dans la société, de méthodes négatives et répressives comme solutions à des problèmes sociaux: “Au contraire de ce

qui se passe dans l'ordre physique où l'on cherche d'abord à éduquer afin de prévenir, dans l'ordre moral on commande, on interdit. . . . je reste cependant sceptique quant à son efficacité générale" (*La Presse*, 14 novembre 1932). "[D]ès que quelque chose cloche," se plaint-il, on fait appel à la loi et à la police. Pourtant, il faut absolument réprover l'usage des forces policières quand il s'agit de discipliner les enfants, ajoute le chroniqueur.

Le manque "de la plus élémentaire civilité" chez les enfants de classes populaires est aussi un problème social auquel l'école pourrait remédier. "[Q]u'on lui [l'enfant] apprenne à ne pas être grossier, à ne pas emprunter son vocabulaire à toutes les basses nécessités de la vie, à ne pas prendre modèle sur les voyous. En principe, il n'y a point de démarcation entre l'instruction et l'éducation. Si nous nous sentons impuissants à mener les deux de front, eh! bien renonçons plutôt à la première. En perdant l'instruction nous perdrons évidemment beaucoup; mais, au point où nous en sommes, en perdant le savoir-vivre nous perdrons tout" (*La Presse*, 14 janvier 1932). Le fait que Barbeau privilégie à ce point l'enseignement du savoir-vivre aux dépens du savoir, démontre deux choses. D'abord, un intérêt presque démesuré à l'égard du manque de savoir-vivre des classes populaires canadiennes-françaises, à tel point qu'on a l'impression que ce manque "de la plus élémentaire civilité" est une maladie contagieuse pouvant un jour transgresser les barrières de classes de façon identique à la petite vérole un siècle plus tôt. Puis, cela révèle qu'il soutient une notion d'accessibilité hiérarchisée à l'enseignement, selon les quartiers, fondée sur l'idée que les enfants de quartiers ouvriers devraient être préparés à acquérir le savoir-vivre—s'il reste du temps le savoir-faire—nécessaire pour exécuter les ordres des classes dominantes tout en respectant l'ordre social.¹³ On ne peut imaginer Barbeau faire cette suggestion pour les enfants de l'élite, quoiqu'il avoue parfois désespérer de leurs mauvaises manières.

L'éducation à la culture française: le rôle de l'école

L'école est cependant l'endroit crucial pour transmettre, à tous les enfants, une base d'éducation à la culture. Les parloirs et les salles de classes pourraient devenir des lieux privilégiés pour le développement du sens esthétique si les autorités des collèges y accrochaient des reproductions d'oeuvres d'art "au lieu de . . . présenter si souvent la laideur stupide du chrome allemand ou américain, acheté parce qu'il avait la prétention de représenter un sujet pieux!" (*La Presse*, 3 juin 1920). Le contact avec des oeuvres d'art ne suffirait cependant pas à développer la culture d'intelligence, indispensable à la culture d'élite. C'est à ce niveau que le gros du travail reste à faire. Barbeau s'insurge contre la paresse des jeunes gens qui auraient l'opportunité de suivre des cours du soir, mais préférèrent se divertir d'autres façons.

Ces jeunes gens, prétend le journaliste, croient qu'ils savent tout, ne veulent pas s'instruire, parce que les jeunes filles les distraient de ce noble but par l'admiration qu'elles affichent face à leur stupidité. Pourtant, continue-t-il, l'étude est "la condition essentielle à toute culture, le principal obstacle à franchir. Si j'avais à choisir entre l'état de cancre et la suffisance du fort en thèmes, j'opterais sans hésiter pour le premier, tant il me paraît plus facile de se corriger de la paresse que de l'orgueilleuse médiocrité" (*La Presse*, 24 octobre 1931). Barbeau, petit-bourgeois, montre ici sa méconnaissance de la mentalité de cette jeunesse en chômage pour qui l'admiration des jeunes filles pourrait être un moyen de préserver un peu de dignité et de confiance en soi. Quels moyens préconise-t-il pour relever le niveau d'éducation de ces jeunes?

Dans le programme d'éducation des masses à la culture de Victor Barbeau, l'enseignement de la langue prédomine; la première étape à franchir est d'apprendre aux enfants à parler un français correct. Le journaliste se désole de "[t]outes les expressions bâtarde, douteuses" et des anglicismes qui parsèment le langage utilisé par les masses (*La Presse*, 10 novembre 1931). "Nous avançons en âge sans guère avancer en savoir. . . . La génération actuelle parle moins bien que la précédente, et celle qui suivra a de grandes chances, si on ne modifie pas son régime, de parler plus mal encore. Nos pédagogues ont donc parfaitement raison de s'inquiéter du langage de notre jeunesse" (*La Presse*, 24 novembre 1931). Il applaudit l'initiative d'enseignants qui ont institué "une semaine de prononciation et de phonétique" (*La Presse*, 10 novembre 1931), mais dénonce, du même souffle, le fait que ceux-ci n'aient pas aussi inclus un programme de lecture des classiques français. Pour montrer l'importance de cet aspect de l'enseignement, Barbeau cite le premier ministre Taschereau, avec lequel il se reconnaît des affinités,¹⁴ "nous ne savons pas lire . . . et nous ne savons pas lire parce qu'on nous l'enseigne mal. Tout cela est de la plus scrupuleuse vérité, irréfutable et démontrée" (*La Presse*, 15 décembre 1932). Il ne suffit pas d'enseigner la prononciation, ajoute le journaliste, il faut aussi diriger les efforts vers l'apprentissage de la lecture. "[D]issocier comme on l'a fait jusqu'ici, et comme on semble vouloir le faire encore, l'étude du français parlé du français écrit est une méthode dont les résultats nous ont peu profité. Les deux enseignements vont de pair, sont indissolubles" (*La Presse*, 24 novembre 1931).

L'éducation au théâtre: le rôle des publics "cultivés"

L'éducation des masses à la culture passe aussi par l'éducation morale. Par exemple, détourner les publics de pièces de théâtre vulgaires et souvent malhonnêtes n'est pas que l'affaire de l'école ou de l'Eglise.¹⁵ Ce rôle

appartient également aux publics éduqués qui ont le devoir de “témoigne[r] publiquement leur dégoût au théâtre. Quand avons-nous lu chez-nous que quelqu'un se soit plaint soit des spectacles, soit de leur interprétation?” (*Cahiers de Turc* 1921 1[2]: 50).

Pour remédier à la vague de vulgarité et d'amoralité présentée dans les théâtres et la remplacer par des représentations visant à éduquer les publics illettrés, Barbeau suggère que les publics “intelligents, sains et éduqués” forcent les directeurs de théâtre à changer leur répertoire. “Aux premiers [les directeurs] les honnêtes gens ont le devoir de demander: le théâtre sera-t-il temple ou bordel? Au second [le public lettré]: si vous aviez le choix, lequel des deux voudriez-vous qu'il soit?” (*Cahiers de Turc* 1921 1[1]: 19). D'après le journaliste, le manque de vigilance des publics éduqués a mené à la fermeture du théâtre National, le seul théâtre français qui présentait des pièces de qualité; ils auraient dû fréquenter ce théâtre plus souvent.

Puisque les Canadiens français trouvent le moyen de faire vivre plusieurs cinémas, et quelques théâtres anglais, il serait injuste qu'ils laissent dépérir une institution aussi franchement française que le National. Cependant, les publics canadiens-français ne sont pas seuls coupables de la faillite de cette entreprise. Les administrateurs y ont eux-mêmes contribué en éloignant les publics par la diffusion de publicité trompeuse. Ainsi, souvent bernés par la publicité, les Canadiens français sont-ils devenus suspicieux? Ayant lui-même fortement critiqué certaines représentations du National, le chroniqueur se sent un peu responsable de cette faillite¹⁶ et essaie d'en rejeter le blâme d'abord sur le public, puis sur le directeur de théâtre et enfin sur la publicité.

Car, en plus des publics éduqués, les spécialistes de la culture sont aussi à blâmer et devraient s'appliquer à offrir des produits dont la qualité relèverait le niveau culturel des publics qui ne demanderaient pas mieux.

On a beau se lamenter sur l'apathie du public, déplorer son mauvais goût, son inconstance, le tenir responsable de chaque échec littéraire, de chaque faillite artistique, je suis moins sûr que jamais que ce soit lui qu'il faille, en fin de compte, charger de tous nos péchés et de toutes nos insuffisances. Il en a sa part, j'en conviens; il est d'un naturel routinier, craintif plutôt, c'est entendu; il est versatile, je l'admets. Mais aurait-il cent autres défauts qu'il faut tout de même admettre qu'il sait, quand on lui en offre l'occasion, discerner le vrai du faux, l'art de la niaiserie. . . .

Certes, la bêtise n'a perdu aucune de ses prérogatives, mais n'est-ce pas fausser les faits, intervertir les données du problème que d'en accuser cette masse anonyme derrière laquelle il est si facile d'abriter ses fautes et son ignorance? (*La Presse*, 26 janvier 1933)

Ici, Barbeau semble rejoindre la pensée de Gramsci, sous-entendant que si les publics avaient le choix entre des oeuvres artistiques et des produits non-artistiques, ils choisiraient les premiers.¹⁷

L'éducation à la littérature: le rôle des intellectuels

L'état déplorable de l'éducation culturelle des masses ne se limite pas au théâtre, cependant. Il s'étend à la littérature. Pour le journaliste, il serait impératif "de faire l'inventaire des lettres françaises pour qu'enfin soient portés à la connaissance du public, incapable de se guider à travers ce brouillard d'auteurs, ceux qui les honorent, et à son mépris ceux qui les desservent" (*Cahiers de Turc* 1922 2[6]: 73). La masse a vivement besoin de quelqu'un pour faire son éducation et contrer ses "tendances naturelles" vers une littérature qui reflète ses penchants et ses habitudes pour une culture de mauvais goût. La première leçon, selon Barbeau, est d'apprendre à lire. Il utilisera donc l'une de ses chroniques pour donner une leçon sur l'art de lire, leçon qu'il tire du livre de Faquet *L'art de lire* (*La Presse*, 10 avril 1919).

Il faut lire lentement; choisir ses genres, sélectionner des livres d'idées mais aussi des livres de sentiments "avec de la réflexion et même de la discussion"; il faut lire des poèmes, tout bas d'abord, puis tout haut pour permettre à l'oreille de saisir leur rythme musical; lire des pièces de théâtre; des écrivains obscurs "pour vaincre notre paresse intellectuelle" en essayant de comprendre ce qu'ils veulent taire; et des mauvais auteurs "pour cultiver en nous la haine du sot livre." Malheureusement, "[o]n lit pour saisir l'intrigue, personne n'en doute, pour comprendre l'auteur, sa manière, ce qu'il y a de plus personnel enfin, j'en doute. . . . L'art de manger, l'art de dire, l'art de lire! Où sont les arts d'antan?" interroge Barbeau (*La Presse*, 10 avril 1919). Comme la plupart des gens lisent pour trouver l'aventure que le quotidien leur refuse, ils ont tendance à ne lire une oeuvre qu'une fois pour le simple plaisir de la découverte.

Pour diffuser la littérature dans les classes populaires, le roman-feuilleton est un moyen largement utilisé, mais c'est aussi celui qui présente les plus sérieux problèmes de qualité. Que faire alors pour mettre la littérature de qualité à la portée de tous? Barbeau suggère qu'on subventionne la production d'oeuvres. Cela ferait baisser le prix de ces ouvrages et contribuerait à diffuser la culture d'élite parmi tous les groupes sociaux, incluant les enfants. En tous cas, souligne-t-il, ce ne sont certainement pas les livres que les écoles distribuent aux élèves en guise de prix de fin d'année qui encourageront ces derniers à lire.

Les enfants lisent-ils leurs prix? J'en connais plusieurs qui pourraient en écrire bien plus long que moi sur ce sujet. Avoir pioché toute l'année pour se voir décerner un manuel de philosophie scolastique n'a rien de particulièrement réjouissant pour un jeune homme de dix-huit ans. Un roman d'aventure eût certes mieux fait l'affaire. Serait-ce qu'on ignore qu'il en existe de très beaux pouvant être mis entre toutes les mains? (*La Presse*, 28 juin 1932)

Le chroniqueur se désole du peu de connaissances littéraires et du manque de flair des éducateurs à ce sujet. "Il est étonnant de constater que tout ce qui regarde l'enfance se fait en dehors d'elle, malgré elle" (*La Presse*, 28 juin 1932). Pour encourager la jeunesse à lire, on devrait lui donner des livres qui expriment "des sentiments qui soient de leur âge, une intrigue, de la fiction, de la gaieté." Du point de vue intellectuel, il importe beaucoup que le choix des livres distribués à la fin de l'année scolaire soit judicieux car "[s]i les premiers livres avec lesquels ils viennent en contact ne répondent pas à leur attente, à leur curiosité, quelle raison auraient les enfants de tenter à nouveau une expérience désastreuse?" (*La Presse*, 28 juin 1932). Barbeau fait donc un lien entre l'intérêt des enfants pour la littérature et leur intérêt pour les contenus. Un enfant n'aimera pas la lecture si son premier contact avec les livres ne correspond pas à ses attentes. Pourtant, le chroniqueur se refuse à voir un lien semblable chez les classes populaires. Pourquoi ne pourrait-on leur offrir, comme aux enfants, des produits culturels répondant à leurs attentes?

Selon le journaliste, les adultes, toutes classes confondues, doivent parfaire leur éducation en lisant de la "vraie" littérature permettant de développer la "culture d'intelligence," d'autant plus qu'ils peuvent le faire gratuitement, en empruntant ce genre de livres à la bibliothèque publique. Toutefois, les bibliothèques publiques sont rares à Montréal: la bibliothèque municipale non seulement n'est pas beaucoup fréquentée, mais ses rayons sont presque vides: "Notre peuple ne lit pas. A Montréal qui compte pourtant quelques milliers d'étudiants, une seule bibliothèque suffit à tous nos besoins" (*La Presse*, 30 janvier 1932). Lirait-on davantage s'il y avait plus de bibliothèques publiques et plus de choix de lecture dans celles qui existent? Peut-être, mais il faut reconnaître, avertit Barbeau, que mettre un grand nombre de livres à la portée des masses comporte des risques.

Dans une chronique sur Andrew Carnegie, Victor Barbeau fustige le philanthrope américain parce qu'il a offert de l'argent aux administrateurs des grandes villes canadiennes (et américaines) pour leur permettre d'ouvrir des bibliothèques dont la collection de volumes serait accessible à tous. Au Canada, seule la province de Québec a refusé cette offre, craignant que des bibliothèques ouvertes grâce à l'argent d'un anglophone protestant contiennent des livres dont les contenus seraient contraires aux doctrines de l'Eglise!¹⁸ Barbeau, qui ne cesse de prêcher l'accès à la vraie culture pour tous, se voit ici confronté au paradoxe inhérent à son allégeance libérale-catholique. Comme libéral, il supporte l'idée d'accès populaire à la littérature, incluant celle offrant des points de vue critiques à l'égard des doctrines de l'Eglise. Comme catholique, il se croit obligé de refuser au "peuple ignorant" l'accès à ce type de littérature, car les gens "incultivés" pourraient l'interpréter incorrectement.

“Andrew Carnegie, le père des bibliothèques universelles . . . en conviant la masse à tous les livres . . . a peut-être fait plus de mal que de bien.” A cause de lui, les bibliothèques ne sont plus fréquentées pour s’instruire, mais pour lire des romans. Pour un petit groupe de gens qui vont à la bibliothèque pour s’instruire, des milliers d’autres ne les fréquentent que pour “la satisfaction d’instincts dont la réalisation mine petit à petit l’édifice social.”

Barbeau est conscient du paradoxe auquel il fait face, et tente d’expliquer sa position en affirmant que, si c’est rétrograde “de demander que tous les livres ne soient pas mis indifféremment entre les mains de tous,” il veut bien alors être rétrograde: “Je connais trop la puissance des livres pour ne pas réclamer contre ceux qui dissolvent en faveur de ceux qui élèvent.” Les livres n’affectent pas tous les individus de la même façon. On ne peut donner accès à autant de livres que le permettent les bibliothèques ouvertes grâce à Carnegie sans provoquer certains effets néfastes auprès de la population, surtout parmi les classes populaires, soutient le journaliste. Le geste du philanthrope entre dans la catégorie des “crimes des honnêtes gens.” Sa responsabilité de donner autant de livres à la masse est énorme.

Faute de direction, faute d’intelligence, sa charité porte en elle autant de méfaits que de bienfaits. . . . La progression intellectuelle de la masse m’est aussi à coeur qu’au soi-disant “ami des livres.” Je veux l’avancement de ma race et de toutes les races. Je ne veux pas pourtant d’une amélioration négatrice de toutes les données morales. Je ne veux pas que le désordre des idées entraîne le désordre des vies. La liberté de l’individu cesse d’exister lorsqu’elle met en jeu la liberté de la société. M. Carnegie n’avait pas le droit d’ensevelir les quatre coins du monde sous des himalayes de doctrines dont plusieurs sont des doctrines de mort et d’aberration. (*La Presse*, 14 août 1919)

L’éducation du peuple par la culture, soit! mais une éducation encadrée, contrôlée par les intellectuels qui effectuent le tri pour les masses. On entretient ainsi une ignorance calculée qui permet de perpétuer leur domination. Comme le fait remarquer Gramsci, la lutte politique des classes populaires peut être paralysée par l’ignorance, pas seulement sur le plan politique et économique, mais aussi sur celui de la culture. “Si bien qu’à ce niveau la domination de classe se reproduit moins en imposant une culture orientée qu’en tenant, c’est encore plus sûr, les exploités à distance de toute culture” (1977, p. 32). Il semble bien que Barbeau veuille tenir les classes populaires éloignées, non pas de toute culture, mais de toute culture critique, un moyen encore plus sûr de préserver l’ordre social. Prévenir les luttes de classes fait partie du programme d’éducation des masses de Barbeau qui n’hésite pas à affirmer que les classes “inférieures” ont leur utilité dans notre société à la condition d’être dominées par les classes “supérieures” qui pourront les guider au cours des différentes étapes de leur vie (Barbeau, 1939, p. 61).

Victor Barbeau représente un point de vue typiquement petit-bourgeois catholique, convaincu que cette domination est nécessaire au bien du "bon peuple." Serait-ce par hasard que sa position rend la vie plus facile aux classes dirigeantes?

CONCLUSION

L'éducation des publics n'est donc pas simple. Les choix, les goûts des publics sont liés à l'économie. On publiera, on jouera des choses qui attireront un grand nombre de personnes et rapporteront du profit, avant de penser à la qualité. Les productions culturelles sont également liées au politique: les théâtres non subventionnés sont obligés de vivre de leurs publics. Encore là, on attire le plus de monde possible avec des pièces faciles. Mais le politique au Québec implique aussi le religieux. Dans la société de cette époque, certains théâtres sont parfois forcés de fermer leurs portes sous les pressions de l'Eglise. Dans ces conditions, certaines prises de position de Victor Barbeau devraient être considérées comme progressistes, bien qu'elles soutiennent un système d'éducation hiérarchisé selon les classes. C'est le cas, par exemple, de son insistance à vouloir instruire les classes ouvrières, ce qui ne plaît pas beaucoup à l'Eglise qui ne se gêne pas pour lui répondre soit par la voie officielle de religieux comme le chanoine Groulx, soit par la voie informelle d'ultra-conservateurs comme Claude-Henri Grignon.

L'Eglise est consciente du rôle que jouent les critiques de Victor Barbeau sur le développement d'une culture canadienne-française. Ses chroniques quotidiennes, publiées à des milliers d'exemplaires pendant de nombreuses années, ont sans doute influencé, directement ou indirectement, la production culturelle de cette époque au Québec. A-t-il atteint son objectif de "cultiver" les publics canadiens-français?

Il est évident que Barbeau ne souscrit pas au concept de culture hégémonique d'Antonio Gramsci. Dans ses chroniques, il n'est jamais question de légitimer quelques activités ou produits culturels qui proviennent des classes populaires, ce qui n'a pas empêché l'expansion de ce domaine culturel au Québec. Par contre, il désire que le savoir soit popularisé et devienne accessible à ces classes afin d'élever le niveau de culture du peuple canadien-français, le seul moyen de l'émanciper économiquement et politiquement. Si on veut rester "les plus fins, . . . il faut au préalable que nous cessions de considérer le savoir comme un privilège de classe, qu'au lieu de nous contenter de vingt dyspeptiques parcheminés, nous ayons une armée de jeunes au yeux ouverts, aux oreilles propres et aux curiosités inassouvies" (*La Presse*, 25 février 1932). Cela ne l'empêche pas, toutefois, de prôner un enseignement différencié selon les classes.

L'université populaire constitue un objectif que le Québec devrait s'efforcer d'atteindre au plus tôt. Cette université, qui aurait pour mission de "compléter la très maigre et très rudimentaire instruction du peuple" ne distribuerait pas de diplômes. Le peuple irait dans le seul but de développer ses facultés intellectuelles, ce qui lui ferait connaître le "plaisir d'être cultivé" (*La Presse*, 6 avril 1932). Il est clair que, pour Barbeau, la popularisation du savoir a ses limites, autrement les classes "inférieures" perdraient leurs qualités essentielles à la bonne marche de la société.

NOTES

- ¹ Dans cet article, le terme "critique culturelle" désigne la critique d'événements artistiques associés autant à la culture d'élite qu'à la culture populaire. Elle s'inscrit donc dans un champ plus étendu que la critique d'arts, cette dernière étant généralement associée à la culture d'élite dans nos sociétés bourgeoises.
- ² Victor Barbeau utilisait le pseudonyme Turc pour signer ses chroniques dans *La Presse*. L'utilisation de pseudonymes était une pratique à la mode au Québec à cette époque, surtout pour signer des chroniques ou des articles d'opinion.
- ³ L'expression "Québécois," un néologisme, n'était pas utilisé à l'époque couverte par cette étude. Nous allons donc utiliser le terme "Canadiens français" tout au long de cette analyse.
- ⁴ Quand on lui demande ce qu'il fait dans la vie, il répond "professeur de langue étrangère dans une école de commerce," une boutade qui montre bien son esprit ironique.
- ⁵ Il a condamné la pièce de théâtre *La dame au camélias* de Dumas parce qu'elle suggérerait que le divorce est acceptable.
- ⁶ Dans cet article, le terme "courants à caractère ultramontain" désigne ceux fondés sur l'idéologie qui approuve l'intervention inconditionnelle de l'Eglise catholique dans plusieurs domaines sociaux, culturels et même politiques. Nous insistons sur le fait qu'ils sont à "caractère" ultramontain, du fait que l'Eglise n'a pas le contrôle sur toutes les sphères de la société. Cependant, nous croyons que l'influence religieuse était telle, pendant les deux périodes étudiées tout au moins, qu'on puisse qualifier la société de cette époque de société à caractère ultramontain.
- ⁷ Bien qu'il ne le précise pas, on peut en déduire qu'il fait référence à des hommes *cultivés*. Il ne viendrait pas à Barbeau l'idée d'inclure le "commerce des femmes" dans la culture d'intelligence! Toutefois, pour lui rendre justice, nous devons souligner qu'il a déjà mentionné, brièvement faut-il dire, que certaines femmes étaient nettement plus intelligentes que plusieurs hommes. Il semble, cependant, que cela relève pour lui du domaine de l'exception.
- ⁸ Il faut noter que nous ne parlons pas, ici, d'une culture hégémonique, c'est-à-dire d'une culture résultant d'une dialectique entre la culture d'élite et la culture populaire. Barbeau méprise trop la culture populaire pour accepter que la culture d'élite puisse lui emprunter certains éléments.
- ⁹ Barbeau a fait des commentaires dans plusieurs de ses chroniques laissant penser que les femmes, en général, aimaient les romans à l'eau de rose, alors que les hommes préféraient les romans policiers ou d'aventure.

- ¹⁰ Nous analysons, de façon plus élaborée, les types de publics déterminés par Victor Barbeau, dans notre ouvrage intitulé *Victor Barbeau, pionnier de la critique culturelle journalistique* (Martin, 1997).
- ¹¹ Le National était un théâtre canadien-français—dirigé pendant plusieurs années par Paul Bourget, un écrivain français—qui, selon Barbeau, avait l'habitude de présenter des pièces faciles pour attirer les plus grands publics possibles. Il était situé rue Saint-Laurent, au sud de la rue Sherbrooke.
- ¹² Le Princess était un théâtre anglophone qui, règle générale, présentait des pièces en langue anglaise, mais qui parfois recevait des troupes françaises en tournée. Il était situé à l'ouest de la rue Sainte-Catherine.
- ¹³ Il apporte cet argument de façon très claire dans "La bourgeoisie et la culture" (Barbeau, 1939).
- ¹⁴ On ne peut oublier que les deux hommes sont d'allégeance libérale. Cependant, Barbeau ne fait pas de politique active, et avoue que ces affinités se situent dans le fait que tous deux se désolent des lacunes de l'enseignement du français dans les écoles, un sujet qui ne tarit pas. . . . Naturellement, Taschereau, comme premier ministre de la province, est mieux placé que Barbeau pour intervenir directement dans ce domaine, ayant la possibilité d'élaborer de nouvelles politiques, ce qu'il ne fera toutefois pas.
- ¹⁵ L'Église fait des interventions dans les journaux, interventions qui dénoncent certains types de pièces, et même certains théâtres qui se spécialisent dans ce genre de productions dans le but d'attirer des foules.
- ¹⁶ Il ne l'affirme jamais clairement, mais le ton de sa chronique et ses allusions furtives au fait qu'il a lui-même critiqué certaines pièces "avec beaucoup de vigilance" montrent qu'il ne se croit pas sans reproche.
- ¹⁷ Cela contredit quelque peu certaines de ses affirmations dont nous avons parlé précédemment.
- ¹⁸ Il faut souligner, cependant, que les bibliothèques subventionnées par Carnegie devaient répondre à toute une série de règles qui auraient pu empiéter sur les enseignements de l'Église. Pour plus de renseignements sur ce sujet, consulter l'ouvrage de Ellen Condliffe Lagemann (1992).

RÉFÉRENCES

- Barbeau, Victor. (1939). "La bourgeoisie et la culture." Dans *L'avenir de notre bourgeoisie* (p. 57-90). Montréal: Bernard Valiquette.
- Chevalier, Louis. (1984.) *Classes laborieuses et classes dangereuses*. Paris: Hachette. (oeuvre originale publiée en 1978) (1re édition, 1978)
- De Bonville, Jean. (1975.) *Jean-Baptiste Gagnepetit*. Montréal: Aurore.
- Gramsci, Antonio. (1977). *Gramsci dans le texte*. Paris: Editions sociales.
- Lagemann, Ellen Condliffe. (1992). *The politics of knowledge*. Chicago: University of Chicago Press.
- Martin, Michèle. (1997). *Victor Barbeau, pionnier de la critique culturelle journalistique*. Sainte-Foy: Presses de l'Université Laval.